

**Violence domestique : la femme du harcèlement
verbal à la violation psychologique
Lecture socio analytique du *Sari Vert* d'Ananda
Devi**

PAR

**Sherine Mohamed Mohamed Shehata
Professeur Assistant au Département de Langue Française - Faculté
des Arts - Université du Caire**

**دورية الانسانيات - كلية الآداب - جامعة دمنهور
العدد (64) - الجزء الأول - لسنة 2025**

Violence domestique : la femme du harcèlement verbal à la violation psychologique

Lecture socio analytique du *Sari Vert* d'Ananda Devi

Résumé:

Cet article étudie *Le Sari vert*, un roman écrit par Ananda Devi, qui jette la lumière sur le thème de la violence domestique en tant que problème existant dans la société patriarcale depuis Toujours. À travers ce roman, Devi dévoile les différentes formes de violence domestique – verbale, physique et psychologique – au sein d'une famille, reflétant la dynamique de domination et de soumission dans une société sexiste.

Il représente comment réagit chaque personnage féminin de manière différente face à la violence qui lui est infligée. L'épouse, la première victime, choisit la résignation silencieuse, elle symbolise la femme traditionnelle, vouée à la soumission et le silence, qui meurt en souffrant. Kitty, la fille, qui représente la phase transitoire qui, malgré des années de maltraitance et d'abus corporel et psychologique, finit par se dresser contre son père dans le but de se libérer de sa peur. Malika, la petite-fille, incarne la nouvelle génération révoltée, qui refuse de se soumettre et recherche à venger sa grand-mère et sa mère pour faire justice. Le roman critique également les traditions sociales qui banalisent la violence en bouclant la bouche des femmes, tout en soulignant comment cela pourrait avoir un impact psychologique dangereux qui marquera la vie des victimes à long terme. Devi recourt au sari, en particulier le sari vert, pour l'utiliser comme une métaphore de la féminité, de la protection et de la violence qui fait infraction aux normes sociales traditionnelles.

الملخص:

يدرس هذا المقال رواية الساري الأخضر للكاتبة أناندا ديفي، والتي تلقي الضوء على موضوع العنف الأسري كمشكلة موجودة في المجتمع الأبوي منذ الأزل. من خلال هذه الرواية، تكشف ديفي الأشكال المختلفة للعنف المنزلي - اللفظي والجسدي والنفسي - داخل الأسرة، مما يعكس ديناميكيات الهيمنة والخضوع في مجتمع متحيز جنسياً. إنه يمثل كيف تتفاعل كل شخصية أنثوية بشكل مختلف مع العنف الذي تتعرض له. الزوجة، الضحية الأولى، تختار الاستسلام الصامت، فهي ترمز إلى المرأة التقليدية، المجبرة على الخضوع والصمت، والتي تموت و هي تعاني. كيتي، الفتاة التي تمثل المرحلة الانتقالية، والتي رغم سنوات من سوء المعاملة والإيذاء الجسدي والنفسي، ينتهي بها الأمر بالوقوف ضد والدها من أجل تحرير نفسها من خوفه. وتجسد مليكة الحفيدة الجيل الجديد المتمرد الذي يرفض الخضوع ويسعى للانتقام من جدتها ووالدتها لتحقيق العدالة.

وتتنقد الرواية أيضاً التقاليد الاجتماعية التي تستهين بالعنف من خلال إبقاء أفواه النساء مكتمه، مع تسليط الضوء على كيف يمكن أن يكون لذلك تأثير نفسي خطير سيشوه حياة الضحايا على المدى الطويل. تستخدم ديفي الساري، وخاصة الساري الأخضر، كرمز للأنوثة والحماية ضد العنف الذي ينتهك الأعراف الاجتماعية التقليدية.

Violence domestique : la femme du harcèlement verbal à la violation psychologique

Lecture socio analytique du *Sari Vert* d'Ananda Devi

« Il n'y a qu'un nom pour la violence, Père, dit-elle.
C'est la violence. » (Devi, *Le Sari*

vert, 2009, p. 256)

Introduction

Stopper la violence contre la femme, La Journée mondiale de la Femme, Les droits de la femme, ...etc. Tels sont les slogans, les tentatives et les revendications déclarés de la part de la communauté internationale, des organismes gouvernementaux et des organisations civiles afin de restituer à la Femme ses droits. Et, maintes sont les politiques adoptées par ces institutions, sur l'échelle mondiale ainsi que locale, pour intervenir en cas de violence domestique et/ou conjugale afin de limiter ce type de comportement inhabituel. Pourtant, toutes les formes de violence exercées contre les femmes continuent à persister dans le monde entier, et, surtout, dans les sociétés patriarcales où la discrimination sexiste demeure le seul critère social. Aujourd'hui, une femme sur trois est sujette à une forme de violence domestique.

Mais, qu'est-ce que la violence domestique ? Elle désigne :

" *Tous les actes de violence physique, sexuelle, psychologique ou économique qui surviennent au sein de la famille ou du foyer ou entre des anciens ou actuels conjoints ou partenaires indépendamment du fait que l'auteur de l'infraction partage ou a partagé le même domicile que la victime. La violence conjugale est une forme de violence domestique, qui intervient entre (ex -) partenaires* ". (juriste, 2022)

Ceci dit, la violence domestique n'est pas liée au lieu où elle s'exerce, c'est-à-dire la maison ou le foyer, mais à la personne, qui est censée être proche et/ou intime, un membre de la famille, qui exerce cette violence. Dans ***Violence Conjugale : formes, types, recherche et prévention***, Ouellet et Patard divisent la violence commise au sein de la famille en cinq types à savoir : " *la violence physique, sexuelle, psychologique, verbale et économique.* " (Ouellet & Patard, 2019, p. 1)

Ananda Devi, l'écrivaine mauricienne d'expression française, est considérée comme une voix majeure de la littérature francophone féministe engagée. Après ***Ève de ses décombres*** (2006), Devi continue, à travers ***Le Sari vert*** (2009), à explorer l'idée du mariage et de la vie conjugale et parentale en tant qu'institution sociale où la femme ne jouit pas de ses droits, notamment au sein des sociétés patriarcales, comme celle de l'île Maurice, où elles subissent des abus physiques et psychologique. En effet, " *la violence est une thématique importante de la littérature mauricienne contemporaine, dont l'un des versants est de nature sexuelle et/ou genrée.* " (Florian, 2022) De même, elle illustre l'impact dévastateur de la violence sur le corps et l'esprit des femmes, tout en soulignant leur volonté de résilience et leur stratégie de survie. Devi rejoint, ainsi, ce satellite d'écrivaines francophones telles que Simone de Beauvoir, Annie Ernaux, Assia Djebar et bien d'autres qui ont fait de la condition féminine et des violations des droits féminins un thème central de leur œuvre.

Le Sari vert dénonce non seulement la violence qui s'exerce au sein de la famille ainsi que l'image de l'agresseur, mais pousse le lecteur à réfléchir sur les structures sociales qui engendrent ces formes de violence, faisant de ce roman un outil de critique des conséquences résultant de la violence sur le corps et la psychologie des femmes.

L'histoire de ce roman se tisse à partir des souvenirs relatés par le narrateur. C'est un vieillard mauricien, âgé de 80 ans, sur le lit d'agonie. À travers une introspection extériorisée, il revoit, à travers des visions hallucinatrices, les événements marquants de sa vie, lorsqu'il abusait des femmes qui lui sont très proches. Tout au long du roman, il essaie désespérément à se justifier, à se déculpabiliser de son recours à la violence, tantôt physique tantôt psychologique, qu'il a exercée sur son épouse anonyme, sa fille Kaveri, surnommée Kitty, et sa petite-fille Malika. Ce qui explique pourquoi le lecteur n'entendra, tout le long du roman, que la voix de l'agresseur et son point de vue à l'égard des femmes. Ce n'est que vers la fin du roman que les voix de ses victimes commenceront à se faire entendre. Des voix vengeresses qui veulent briser le silence pour libérer leur corps et leur esprit de la peur et l'insécurité dont elles étaient prisonnières pour longtemps.

En effet, la violence domestique ou familiale demeure un problème social majeur qui reflète des relations conflictuelles et complexes au sein d'une même famille. S'agit-il d'un processus de contrôle, de domination ? S'agit-il d'une transfiguration de l'amour, de l'affection et de l'intime en haine, en hostilité et en éloignement ? Ou alors, autrement dit, s'agit-il d'un conflit des rapports de force entre homme et femme ; entre parent et enfant ; entre fort et faible ?

Le présent travail se propose, alors, de voir comment Ananda Devi explore-t-elle, dans ce roman, les multiples facettes de la violence domestique, allant du harcèlement verbal jusqu'aux violations psychologiques tout en passant par la violence corporelle ? Nous tenterons aussi d'étudier, à travers une analyse psychosociale, l'image à la fois de l'agresseur et de l'agressée afin de voir les mécanismes de domination et de soumission dans la société patriarcale.

Notre plan se divisera comme suit : la première partie où nous aborderons les différentes formes de violence domestique comme elles ont été présentées dans *Le Sari vert* : d'abord, le harcèlement verbal (insultes, humiliations et moqueries), puis la violence corporelle (coups, inceste, meurtre) et, enfin, la violation psychologique (contrôle, effacement de l'identité, manque de confiance). Dans la deuxième partie, nous étudierons les mécanismes de la domination et de la soumission dans la société patriarcale et cela à travers l'analyse de l'image de l'agresseur et sa psychologie qui l'a poussé à être l'auteur d'une telle violence et l'image de l'agressée et sa stratégie de survie.

1-Différentes formes de violence domestique dans *Le Sari vert*

Dans une entrevue avec elle, Devi déclare que l'histoire du *Sari vert* est inspirée de la vie réelle. L'homme misogyne et violent, incarné à travers le personnage du docteur Bissam, est le représentant de plusieurs hommes. Elle raconte :

" Quand j'étais enfant, ma mère m'a raconté l'histoire d'une jeune femme de sa famille qui venait d'accoucher et qui s'était levée pour préparer le repas du soir. Lorsque son mari est rentré à la maison, il a vu qu'elle avait trop cuit le riz, qui était devenu une sorte de bouillie

épaisse. Le riz était encore sur le feu, mais il a pris la marmite et a versé le riz sur la tête de la femme. Ma mère a dit tristement que la femme est retournée se coucher et qu'elle ne s'est jamais relevée. Elle est morte quelque temps plus tard. Cette image d'une femme avec du riz brûlant coulant sur sa tête, son visage et son corps s'est gravée dans mon esprit dès cette époque. Je savais qu'un jour, je devrais écrire un roman à ce sujet." (Devi, 2022)

Dans ce roman, Devi choisit de faire parler, cette fois-ci, l'auteur de la violence domestique, " *car au lieu de donner une voix aux victimes féminines, la romancière adopte le point de vue du bourreau, du monstre.*" (Mootosamy, 2015) Cependant, refusant d'être traitée de féministe, elle devient la porte-parole de l'agresseur en essayant de plonger dans le tréfonds de son âme afin de découvrir les motifs ou les raisons cachées derrière ce comportement violent et violeur :

" J'ai essayé de l'écrire trois fois : une fois du point de vue de la fille de la femme décédée ; une autre fois du point de vue de la petite-fille du vieil homme. Mais à chaque fois, j'avais l'impression qu'il manquait quelque chose au roman et (...) j'ai soudain réalisé que je pouvais l'écrire du point de vue du vieil homme violent. Dès que j'ai eu cette idée, la voix de Bissam Sobhnath est devenue immédiatement claire dans mon esprit. Je savais exactement comment j'allais écrire le roman, et je l'ai écrit en six mois." (Devi, 2022)

Dans ce roman, il n'existe pas une véritable action au sens du terme. La trame narrative se construit à travers un tas de souvenirs que le narrateur resuscite pour raconter les différentes formes de violence qu'il fait subir à son épouse, à sa fille Kitty et à sa petite-fille Malika, juste avant de mourir. L'écrivaine dépeint un univers où la violence physique, psychologique et verbale s'entremêlent, dévoilant les mécanismes de l'oppression au sein de la famille menaçant la relation du couple. Pour dire qu'il existe vraiment une violence domestique et/ou conjugale, il faut qu'elle soit *occurrente*, fréquente et grave. En effet, ces trois critères sont indispensables pour l'évaluation d'un acte violent. L'occurrence s'intéresse à lier la violence à la notion du temps pour pouvoir identifier, prévenir ou intervenir dans des situations de violence domestique. Contrairement à l'occurrence, qui se contente de vérifier la présence d'au moins un acte violent, la fréquence mesure la **répétition** de l'acte agressif, fournissant un détail précis indiquant le danger de la violence. Quant à la gravité, elle mesure la nature des actes de violence :

" L'occurrence vise à décrire la chronicité des comportements violents à travers une relation. Il s'agit de déterminer s'il y a eu au moins un épisode de violence dans une période donnée. La fréquence mesure le nombre d'agressions subies par une victime dans une période donnée. La gravité prend en considération les conséquences potentielles des agressions. Un paramètre (...)

utilisé pour qualifier la sévérité des comportements." (Ouellet & Patard, 2019, p. 2)

Ceci dit, toutes ces formes de violence sont manifestes dans *Le Sari vert*, comme nous allons le voir tout de suite.

1.1. Harcèlement verbal

Même s'il est toujours banalisé et paraît sans importance, le harcèlement verbal peut avoir un pouvoir destructeur sur la personne agressée. Tout mot utilisé par un personnage violent, comme insultes, humiliations et dévalorisation, dans le but d'exercer une certaine pression sur un autre, pour le rendre mal à l'aise, peut être considéré comme harcèlement verbal.

Dans *Le Sari Vert*, Devi attire l'attention sur le fait que le harcèlement verbal, comme toute autre forme de violence, est enraciné dans le contexte socioculturel mauricien, influant ainsi négativement sur le comportement des personnages d'une même famille et les relations entre eux :

" À Maurice, il y a une violence latente que l'on ne perçoit pas forcément comme étrangère. Cela semble très doux, tout le monde vit très bien ensemble, mais il y a des choses qui bouillonnent sous la surface. L'harmonie est superficielle un peu mécanique pour que la société fonctionne. Mais très profondément, dans les mentalités, il y a une forte méfiance envers l'autre¹. " (Priya, 2019, p. 252)

Cela dit, la violence domestique et conjugale, exercée par le docteur Bissam, au sein de sa famille, est saluée par la société mauricienne. Il considère que le harcèlement verbal est la forme de violence la plus atténuée exercée envers sa femme. Il attribue sa conduite brutale à l'égard de sa femme au refus de cette dernière de se plier à "l'ordre établi" ; De même, il l'accuse d'être la "responsable de beaucoup de choses". Aux yeux de Bissam, son épouse est une rebelle qui refuse le code instauré par la société, en cherchant toujours à s'affirmer et en voulant gérer sa maison à sa guise. Une tentative qui lui a causée la déclaration de la guerre au sein de la famille ; une guerre dont elle est sortie perdante et perdue pour toujours. Selon lui, la femme n'a pas été éduquée que pour pourvoir aux besoins de la vie conjugale. Cet agresseur s'attendait à avoir une femme traditionnelle, conforme aux traditions mauriciennes, c'est-à-dire bien préparée à jouer le rôle d'épouse dont la cuisine constitue une partie intégrante de ses tâches ménagères. "*Piments, épices, oignons, légumes, huile,*

¹ "*There is in Mauritius a latent violence that we do not necessarily perceive as a stranger. It feels very sweet, everyone lives very well together, but there are things bubbling under the surface. The harmony is superficial, a little mechanical for the society to work. But very deeply, in the mentalities, there is a strong mistrust towards the other.*" (Nous traduisons)

éloquence des cuisines, langage précis et secret des femmes (...) mais pas ici (...) dans ma maison de Port Louis." (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 36) Regrette-t-il. En effet, le docteur Bissam a évalué les trois générations de femmes qui ont peuplé son entourage selon leur pouvoir et leurs compétences dans la cuisine. Et, puisque sa femme en est dépourvue, donc, elle doit être punie. Par exemple, il dit : " *Les repas étaient devenus un calvaire (...) Plus je devais avaler ces repas infects (...) plus ma colère se tuméfiait et ma rancune durcissait* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 69) À force de manger des lentilles brûlées et du riz trop cuit, l'époux ressentait ce qu'il a appelé une " *haine blanche* " qu'il a exprimée en lui disant : " *La prochaine fois, tu feras attention au repas. Je n'ai pas eu besoin d'ajouter, sinon je t'arracherai cette natte.*" (Devi, Le Sari vert, 2009, pp. 31-32). Il a dit cela en souriant et en avouant que " *la violence est une grâce.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 32) De même, il est habitué à humilier sa femme verbalement pour la rabaisser. Par exemple, après avoir critiqué ses compétences culinaires, en la qualifiant de " *mauvaise cuisinière* ", ou de " *bonne à rien* ", il lui imposa des règles strictes concernant son apparence, en l'obligeant à renoncer à ses chers saris pour se filer une tenue médiocre : " *Demain tu retournes à la cuisine (...) Demain tu nettoies la maison de fond en comble. Demain, je ne veux pas te voir avec ces saris coûteux dans la maison. À partir de demain, tu ne portes plus de sandales aux pieds. Tu marches pieds nus comme tout le monde.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 70)

Ici, Bissam montre comment la menace et l'humiliation répétitives ont un effet magique de contrôle et de domination masculine. Face à ce harcèlement verbal, son épouse lui déclare " *une guerre de silence.*" C'est la société mauricienne qui encourage l'homme, imbu de ces convictions sociales, à exercer son pouvoir sur sa femme qui doit tout subir, à son tour, passivement et silencieusement. Il se vante de ne pas avoir été jamais contrarié : " *Jamais on n'a osé me répondre.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 18)

Avec sa fille, le harcèlement verbal prend une dimension plus cruelle. Du moment où, après la mort de son épouse, il a décidé que sa fille Kitty " *{prendra} la place de sa mère dans {s}a vie* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 39) il lui fait hériter le harcèlement verbal qu'a connu sa mère. Commenant par : " *Kitty n'est pas une bonne cuisinière. L'absence de talent, ça se transmet aussi.*" (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 37) et allant jusqu'à la considérer " *par son espèce de fille (...) n'a aucune importance (...) ne mérite pas qu'on s'y attarde. C'est une effacée de naissance.*" (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 39). Par contre, il est convaincu que c'est grâce à lui, et lui seul, qu'elle jouit d'un privilège social à savoir : " *Elle était la fille du Docteur, non, du Dokter, prononcé avec cette emphase mélodieuse sur la dernière syllabe (...) Ah ! le Dokter ! Ce demi-dieu dont même les proches étaient auréolés d'une lumière par procuration !*" (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 39) Cependant, il ne cesse de l'appeler par la " *Pauvre Kitty.* " En agonisant, le père sadique continue à harceler sa fille, âgée de 62 ans, pour s'assurer qu'il continue à la dominer jusqu'au bout. Il n'arrête pas de l'appeler nuit et jour pour satisfaire aux besoins de sa maladie : nourriture, propreté personnelle, manque de sommeil ou cauchemar. Sans cesse, il répète : " *Kitty*", " *Où est Kitty ?*", " *Kitty ! Kitty ! Kitty !*" " *Kitty. Où elle est passée ?*" Un autre exemple du harcèlement verbal lié, cette fois-ci, à la tonalité de la voix. Une fois, il la blâme en haussant la voix et lui dit : " *Ne t'ai-je pas dit de ne pas pleurer pour rien ? J'ai posé la question à voix haute. Elle se projette littéralement hors du lit jusqu'à la porte.*" (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 23) En

effet, le père violent n'a pas arrêté de manipuler sa fille, usant de ses mots violents comme d'une arme destructrice. Cela se concrétise aussi, à travers un autre exemple, lorsqu'un jour il a essayé, par un acte d'injustice, de la persuader à tort qu'elle était la cause de la mort de sa mère, profitant des lacunes de sa mémoire d'enfance pour la manipuler : " *Ne joue pas avec les allumettes Kitty. (...) J'ai essayé d'oublier (...) Mais c'est un effort impossible. C'était ma femme. C'était ta mère.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, pp. 224-225) Or, ce n'était pas Kitty qui a mis le feu dans le corps de sa mère, c'était le mari misogyne, le père monstre. Ce n'est que vers la fin du roman que Kitty parvienne à vaincre sa peur pour affronter son bourreau et dévoiler la vérité de son féminicide tout en le décrivant de son propre qualificatif dépréciatif : " *Pauvre, pauvre homme (...) Tu m'avais persuadée que ce n'était pas elle, que c'était une sorcière qui avait pris sa place et, parce que j'étais si jeune, j'y ai cru (...) elle est partie avant que tu ne jettes ton allumette encore enflammée sur le pan de son sari.*" (Devi, *Le Sari vert*, 2009, pp. 240-241) Avant cette scène finale, Kitty, tellement chargée par le fardeau du harcèlement verbal qu'elle a porté toute sa vie, avait invité son père, pour une dernière fois avant de mourir à se racheter, mais, en vain : " (...) *alors qu'il ne te reste que si peu de temps à vivre, (...) pas envie de te racheter un tout petit peu, juste pour un instant, dire quelque chose de gentil, tu sais combien cela m'aurait consolée de tout, de cette charge, de ce fardeau du cœur brisé cassé, Papa.*" (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 79)

Bref, le harcèlement verbal exercé par le docteur Bassim sur son épouse puis sur sa fille n'était qu'une représentation de toutes son dégoût et son mépris à l'égard des femmes qui ne répondaient pas à ses attentes. Ses mots visaient à les humilier, à ruiner leur confiance en elles-mêmes, et à les briser pour ne plus se dresser contre l'Homme.

1.2. Violence corporelle

Dans *Le Sari vert*, la trame narrative suit un crescendo non pas au niveau de l'action, puisqu'il n'y en a pas une au vrai sens du terme, mais au niveau de la violence. Ici, la violence exercée sur le corps féminin vient pour compléter l'image d'un comportement brutal et sadique d'un homme, " *ce mâle* ", qui veut affirmer sa domination absolue sur les femmes de son foyer. Ici, Devi présente un exemple de violence et de viol physique qui va jusqu'à déshumaniser la femme.

Dès le début du roman, ce mari /père exerce la violence physique sur sa femme et sa fille car pour lui c'est de là qu'il tire sa force et satisfait sa jouissance : " *Bien plus tard dans la nuit, moi aussi je me mettrais à trembler (...) Mais c'était un tremblement qui ressemblait au plaisir et non à la peur. (...) la violence est une grâce.*" (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 33) Cet homme sadique pouvait éviter tout cela et vivre en paix, mais il ne peut pas vivre seul. Il l'avoue en disant : " *La solitude est un cafard (...) je n'ai jamais été seul.*" (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 48) Plus loin, nous lisons : " *Jamais je n'ai été seul. De ma vie, toujours entoure.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 250)

Si " *la violence physique inclut des conduites susceptibles de causer des blessures physiques,* " (Ouellet & Patard, 2019, p. 1) donc, nous pouvons considérer que l'épouse du narrateur, le docteur Bissam, est la victime principale de sa rage et de sa brutalité. Il se moque avec ironie de ce qu'il lui a laissé comme traces après son premier acte de violence en disant :

" *Quand je l'ai relâchée, elle avait au front et sur la joue des plaques rouges qui vireraient bientôt en bleu. Sa lèvre était fendue de ce sourire terrible qui n'en était pas un. Ses yeux étaient énormes. Elle me regardait comme si (...) elle ne pouvait pas croire que cela s'était vraiment passé (...) avec ce visage écarlate et cette goutte de sang au bord de la lèvre.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 32)

Cette épouse qui demeure anonyme tout le long du roman, devient une incarnation de l'escalade de la violence physique envers la femme. Une violence qui débute par des coups et se termine par un meurtre / féminicide. Dès le début de leur vie conjugale, qui n'a duré que trois ans, le mari décide de faire apprendre à son épouse ce que signifie le mot le mariage tout en la battant : " *Elle avait déjà dix-sept ans et elle n'avait pas compris que la vie du couple n'était pas une plaisanterie, J'ai dû le lui apprendre avec des coups de poing.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 27) L'époux admet que la frappe n'est qu'une réaction qui a pour but de corriger sa femme, " *je n'étais que l'instrument du châtiment,* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 184) disait-il, mais, au fond de lui-même, il éprouvait un sentiment de triomphe masculin et de soulagement inexplicable :

" *Je dois avouer qu'à ce premier acte que je dois par honnêteté qualifier de violent il y a eu en moi (...) une éruption d'un bonheur triomphal (...) le soulagement qui a suivi était si intense (...) J'avais la main encore serrée autour de sa tresse et je continuais à lui marteler la tête contre la table, mais mon esprit (...) libéré de ses angoisses.*" (Devi, Le Sari vert, 2009, pp. 31-32)

Notons, toutefois, que cette épouse était victime d'agression sexuelle conjugale ; son mari voulait détruire son corps, sa beauté physique, sa grâce, parce qu'il les méprisait, il se convainquait que cette beauté féminine n'était qu'une " *illusion.*" D'après ses convictions, " *un corps de femme est fait pour être troué et tourmenté, (...) une telle humiliation n'a jamais été notre dû.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 179) La misogynie de cet homme se manifeste dans une scène finale où la violence physique atteint son paroxysme, dépossédant cette épouse non seulement de son corps, mais également de son âme, jusqu'à lui causer la mort. Malgré l'horreur de cet acte, il est présenté ayant pour but de libérer le corps de cette femme. C'est la monstruosité personnifiée à travers ce personnage du *dokter* – Dieu qui raconte : " *Je me suis levé, j'ai pris la marmite et (...) je l'ai renversée sur elle (...) Le riz dégoulinait de sa tête à ses pieds (...) La fumée qui s'en dégagait m'a fait prendre conscience qu'il était chaud.*" (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 194) Le mari ne s'est pas uniquement contenté de brûler la peau de sa femme, mais, avec du sang froid, il l'a totalement achevée en jetant son " *allumette encore enflammée sur le pan de son sari* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 240) en présence de sa fille.

Dans ce roman, la violence physique ne se limite pas au corps de la femme mais s'étend jusqu'au vêtement féminin. Ici, il s'agit du sari, le sari vert que portait l'épouse au moment où son mari l'a brûlée. Déjà, comme l'indique le titre du

roman, le sari, comme s'il était un personnage, joue un rôle principal dans l'histoire de cette violence corporelle. Le sari ne réfère pas uniquement à une dimension socio-culturelle indienne, mais il symbolise la féminité, la beauté et la protection. Ce tissu, d'environ " *un mètre de large par cinq à sept mètres de long* " (Mootosamy, 2015, p. 383) a pour fonction d'envelopper, d'entourer et de contenir le corps de la femme pour lui dire qu'elle est en possession de son propre corps. Or, dans ce roman, il devient le symbole de la violence et de la domination corporelle féminine. De même, il substitue du nom de l'épouse en citant le contenant pour désigner le contenu. Cette identification entre l'habit et son porteur rend l'époux furieux alors il décide de déverser sa violence sur sa femme : " (...) *J'ai arraché le pan du sari qui était retenu sur son épaule (...), et j'ai tailladé la partie la plus richement brodée sans qu'elle puisse faire quoi que ce soit pour m'en empêcher.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 70) Ce mari est conscient que, lorsqu'il évoque le sari, il désigne sa femme dans la réalité : " *Le sari vert déployé dans la retraite (...) Soie des souvenirs morts.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 223). Ainsi, en malmenant l'habit, il cherche à transgresser la sécurité de sa femme : " (...) *je me suis souvenu que j'avais aussi un jour coupé le sari de la mère. Toutes ces femmes qui s'enveloppent dans leurs belles étoffes (...) croient que leur corps est (...) intouchable (...) elles doivent bien un jour recevoir une leçon de choses.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 173) Ce qui explique pourquoi vers la fin du roman, lorsqu'il a confessé son crime, il a mis le feu au sari. Cet acte révèle comment il a assassiné cette féminité, cette force séductrice qui l'a menacé de faiblesse.

Quant à la couleur verte associée au sari, elle évoque certains souvenirs chez le narrateur, d'ailleurs comme toutes les autres couleurs de saris décrits dans le roman : " *Le sari rouge de la première rencontre entre Bissam et son épouse, le sari jaune de la fête de mariage, le sari bleu de l'épisode de violence psychologique, les saris grisâtres de la soumission domestique, le sari vert reste un vide, un mystère à découvrir.*" (Mootosamy, 2015, p. 389) Ce n'est que vers la fin du roman que cette énigme s'explique lorsque le sari vert revêt la forme d'un fantôme qui vient pour se venger du narrateur. Il dit : " *je frissonne à la poursuite du sari vert (...) c'était le visage d'une absence.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, pp. 116-117) Plus loin, " *le sari vert sait tout. Maintenant, il s'enveloppe autour de mon cou et il tire, tire.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 118) Dans cette image, le sari ne symbolise plus la protection féminine mais devient plutôt un outil de vengeance. En effet, dans ce roman, Devi accorde une grande importance aux habits, notamment aux saris, à leurs descriptions ainsi qu'à leurs connotations.

La même scène se répète avec sa fille, lorsque le narrateur, aveuglé par sa violence, s'en prend au sari rose de cette dernière. Il dit : " *de rage, de rage, j'ai pris mes ciseaux à ongles et j'ai tailladé le sari jusqu'au sang, je l'ai lacéré comme on lacère la peau, j'ai pris soin de ne laisser aucun droit intouché (...)* *J'ai jeté le sari rose à la poubelle.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, pp. 172-173) Cette fois, son comportement est poussé non seulement par un désir de domination violente, mais également par des sentiments confus et sensuels à connotation incestueuse. Il est jaloux de son gendre, il le considère comme son rival dans sa relation avec Kitty. Il exprime sa haine envers lui en disant : " *Le rat, le rat, j'assassine le rat (...) qui m'a tout pris et qui a même usurpé ma virilité.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 173) Même à la mort de cet homme, le

narrateur était ravi parce qu'il n'aimait pas les hommes bons. Écoutons son monologue intérieur lorsqu'il dit : " (...) *dans mon cœur je chantais les louanges du destin, (...) je ne ressentais aucune tristesse pour l'homme décédé (...) C'était un homme bon, ils l'ont tous dit à sa mort. De qui peut-on dire cela de nos jours ?* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 166) Or, ce comportement anormal a commencé lorsqu'il a décidé de faire de sa fille " *une épouse de substitution.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 204) Cet amour incestueux s'est révélé lorsque, le physique de Kitty, à l'âge de quinze ans, commence à changer et le père voit en elle une image de sa mère. Il raconte qu'un jour, à l'occasion de son anniversaire, il s'est caché dans son armoire pour voir sa joie lorsqu'il lui a offert une nouvelle robe et un chapeau. Il dit : " *Caché dans l'armoire (...) Mon ventre s'est resserré. Ce qu'il y avait dans ce miroir, ce n'était plus Kitty (...) Il y avait là une femme. Plus ma fille Kitty. (...) C'était sa mère que je voyais dans le miroir.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 110) Pour cacher son comportement inadéquat, il oublie son statut de père et se comporte comme un mari jaloux de voir sa fille /femme faire semblant de " *danser avec un homme, même imaginaire.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 160) C'est à ce moment qu'il décide d'exercer son pouvoir de père, comme il le faisait autrefois comme mari. Alors, il décide de lui " *arracher} la belle robe d'anniversaire, velours assassiné. (...) quelques gifles sur la face chapeauté et quelques claques sur les fesses désarçonnées, c'est autre chose.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 160) D'ailleurs, pour ce père pervers l'amour est toujours associé à la violence corporelle. Il dit en parlant de sa fille : " *À peine avais-je commencé à l'aimer que j'aie été obligé de la punir.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 199)

Pour se justifier auprès du lecteur, le narrateur tente de le convaincre que sa violence n'est qu'un simple moyen de correction physique, réduisant ainsi les conséquences négatives affectant sa relation avec sa fille. Il raconte qu'un jour, alors qu'elle fille était encore petite, elle a, par étourderie, renversé du lait sucré sur ses vêtements. Comme punition, affirme-t-il :

" *J'ai pris Kitty par le bras, je l'ai trainée tel un ballot de charbon et je l'ai obligée à aller au lit avec des vêtements collants de lait sucré. Au matin, elle m'a réveillé avec des cris de terreur parce qu'elle était couverte de fourmis. (...) Je l'ai laissée danser et sautiller sur place pendant quelques minutes pour tenter de se débarrasser des fourmis qui grouillaient sur elle, avant de l'emmener sous la douche.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 44)

La violence physique apparaît, ici, comme prétexte pour abuser du corps de sa fille, ce qui révèle à la fois son désir d'affirmer son autorité et dévoile sa perversité. En effet, ce n'est que vers la fin du roman que le père-narrateur laisse le lecteur deviner la présence d'une relation physique incestueuse avec sa fille : les sous-entendus, le choix des mots et les insinuations cités suffisent à démasquer la réalité de son abus :

" (...) *je ne suis pas coupable, Kitty, de t'avoir consolée dans notre nuit commune, d'avoir caresse ton petit corps (...) de l'avoir mis tout près du mien et de l'avoir inondé de l'amour d'un père, de l'amour d'un homme (...) je te*

recouvrais d'un drap (...) tu te rendormais de fatigue (...) Kitty (...) ce soleil inonde dans mon corps au réveil, tu devais l'avoir partagé." (Devi, *Le Sari vert*, 2009, pp. 242-243)

Ici l'écrivaine n'a pas voulu nommer explicitement l'acte, mais elle a mis sur la bouche du narrateur à travers des phrases ambiguës et des souvenirs fragmentés l'horreur de cette relation. Mais cet aveu implicite, à travers les sous-entendus et le choix des mots, n'est qu'une attaque au pouvoir patriarcal qui menace les relations familiales en abusant du corps féminin au sein de son propre espace intime.

1.3. La violation psychologique

La violation psychologique est intimement liée aux deux formes précédentes de violence notamment la physique parce que " *les coups s'accompagnent toujours de violences émotionnelles, sont souvent associés à des blessures et engendrent presque toujours la peur, voire de la terreur, chez les femmes battues.* " (Priya, 2019, p. 255)² À travers la violation psychologique, l'agresseur a pour but de " *maintenir {toujours} la victime dans un état de peur et d'insécurité* ". (Ouellet & Patard, 2019, p. 1) Sa dangerosité réside dans le fait qu'elle est la plus difficile à détecter. Elle " *renvoie aux propos qui visent à réduire la confiance et l'estime personnelle de la victime. Le caractère le plus dommageable de cette forme de violence réside dans la répétition des épisodes.* " (Ouellet & Patard, 2019, p. 1) Dans ce cas, il s'agit plutôt d'un terrorisme conjugal et/ou paternel parce que l'agresseur est souvent poussé par son amour de pouvoir et de domination.

La violation psychologique dans *Le Sari vert* est représentée à travers les relations toxiques qui unit le père/époux à sa femme et en particulier à sa fille. Cette violation dépasse les mots et les gestes pour s'exprimer à travers les regards, le non-dit, engendrant des sentiments cachés et irréparables.

Dans ce roman, le lecteur apprend les émotions et les sentiments ressentis par les femmes victimes à travers les paroles de leur bourreau révélant ainsi les outils et les stratégies qu'il employait pour affirmer sa domination complète sur les femmes de son entourage. Les deux termes clés qui résument les sentiments résultant de cette violation psychologique sont la haine et la peur. En effet, après avoir déshumanisé et humilié son épouse, en lui imposant des tâches domestiques et en la battant comme une esclave, pour lui montrer son échec à assumer le rôle qu'il lui a fixée d'où son inutilité, cet époux est convaincu d'une seule idée : la femme n'a qu'un seul rôle à jouer dans la vie, être la servante de son époux. Il l'exprime en disant : " *À quoi serviraient-elles, sinon,*

² " *Battering is always accompanied by emotional abuse, is often accompanied by injury, and is virtually always associated with fear and even terror on the part of the battered women.* " (Nous traduisons)

les bonniches ? " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 92) Plus loin, en traitant du même sujet, il se demande : " *à quoi a-t-elle servi ?* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 107) Tout cela, sans payer aucune attention aux répercussions de sa conduite envers elle, il reconnaît qu'il " *ne resterait (...) de cette chaîne d'incidents qui {les} a désunis. Ne resterait que la haine.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 77) Plus loin, il dit : " (...) *c'était ça que je voyais dans ses yeux : le dégoût absolu.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 147). Cependant, le narrateur recourt à une autre stratégie pour dominer sa femme psychologiquement, et, cela en lui imposant la violence du silence. Déjà, le lecteur n'a pas entendu la voix de l'épouse que deux ou trois fois tout au long du roman, ce manque de communication, cet isolement, ce repli sur soi est causé par le narrateur. Conscient de cet état, il avoue que sa femme a décidé de lui déclarer " *une guerre de silence* ". Ce silence est intentionnel, il l'a voulu pour affirmer qu'il est le seul maître de la maison. Dans une de ces scènes de violence physique répétées, le narrateur nous décrit ce qu'il a fait après avoir battu sa femme en ces termes : " *Elle s'est mise à trembler. Alors, je lui ai pris le bras doucement, je l'ai attirée sur mes genoux et je l'ai laissée pleurer (...) lui caressant les cheveux.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 32) Il veut nous faire comprendre qu'il s'agit d'une consolation, mais, en fait, il ne fait que rendre sa victime plus perplexe qu'avant, perdue émotionnellement.

À force de subir cette forme de torture psychologique, l'humiliation et l'oppression finissent par devenir une règle de vie pour la victime, l'enfermant dans un cercle vicieux qui étouffe tout espoir de rêver ou d'aspirer à une vie heureuse. C'est exactement ce qui est arrivé à l'épouse qui avait déjà renoncé à sa vie bien avant d'être brûlée. Dans son article intitulé *Reducing the Female Body to Ashes*, docteur Priya décrit les sentiments des femmes et des enfants qui endurent ce type d'agression par :

" (...) des sentiments de peur pouvant conduire à des expériences de trouble, de stress post-traumatique qui paralysent et immobilisent plus ou moins gravement le développement des personnes concernées ; des sentiments de méfiance et de trahison (...) des sentiments de dépression et d'impuissance qui menacent (...) une image de soi positive. " (Priya, 2019, p. 256)³

D'ailleurs, ce sont aussi les mêmes sentiments ressentis par Kitty à cause de la manipulation émotionnelle de son père à travers l'intimidation et la culpabilité. Pour elle, son père est un homme autoritaire et oppressant qui la faisait vivre dans un climat de peur continue. Il la critiquait sans arrêt, en dévalorisant ses choix ou en se moquant de ses comportements afin de lui ancrer dans la tête l'image d'une personne incapable et banale. Pourtant, c'était lui qui a voulu réduire sa fille à cet état. Il veut que sa Kitty n'hérite rien de sa mère : " (...) *La beauté ? La grâce ? L'intelligence ? (...) cette illusion-là. Kitty serait une fille*

³ " (...) *feelings of fear that can lead to the experience of posttraumatic stress disorder that paralyze and immobilize more or less severe the development of the concerned people; feelings of mistrust and betrayal (...) feelings of depression and helplessness that threaten the development of a positive self-concept.*" (Nous traduisons)

comme les autres." (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 74) Pourquoi se moquer d'elle, donc, après avoir choisi un époux parmi les communs et la narrer d'incapable ? C'est son père qui l'a rendue ainsi. Il refuse de la voir autonome ou indépendante. Il la réduit à un objet qu'il manipulait à sa guise. En effaçant son identité et en contrôlant ses aspirations, il lui a ôté toute possibilité de se réaliser loin de lui. Il l'avoue avec perfidie " *Pourquoi veulent-elles parler de cet homme, mari et père, qui n'a rien signifié de son vivant, et encore moins de sa mort ? (...) C'était cela que Kitty avait choisi comme mari en cachette, tandis que moi je lui cherchais un mari à ma hauteur.*" (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 164) Ces attaques répétées, accompagnées d'humiliation publique et privée⁴ ruinaient sa confiance en elle et la noyaient dans un état de honte.

Notons, toutefois, que dans cette forme de violation psychologique le regard du père fille avait un impact plus marquant que le langage des mots. Sur son lit de mort, faible et démunie de toute force physique, le père continue à exercer le seul pouvoir qu'il lui reste et d'où il tire une certaine jouissance : " *J'ai besoin de les choquer (...) sinon ce ne sera pas amusant du tout. J'ouvre un œil. Elles se figent. La couleur déguerpit du visage de Kitty. Formidable pouvoir que j'aie sur elle.*" (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 17) C'est le même regard pénétrant et figeant qu'il a porté à sa fille le jour où il l'a vu mettre son sari rose, symbole de la trahison et de la sensualité, déjà évoqué plus haut, soulignant ainsi l'embarras et la menace implicite qu'il faisait peser sur elle.

Plus tard, sa petite-fille, Malika, lui avoue que, même si elle n'a pas été une de ses victimes directes, elle a pourtant hérité la peur de sa mère, ce qui lui a permis de réaliser les dégâts qu'il a causés à sa mère : " *J'ai grandi avec les yeux nus de ma mère quand elle te voyait. (...) Une telle peur, un tel silence. J'ai bu sa frayeur par osmose, j'ai absorbé sa terreur animale de toi et j'ai grandi pénétrée de cette peur alors que, c'est tout à fait vrai, tu ne m'as rien fait.*" (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 88)

Parmi les effets dévastateurs de la violence psychologique dans une relation entre père et enfant, c'est que :

" Les enfants peuvent croire que leurs agresseurs comptent plus que tout pour eux (c'est ce que leur rappelle sans cesse l'agresseur : « je suis tout pour toi, sans moi tu n'es rien ») et que ce qu'ils ressentent est un sentiment d'amour alors que c'est une réaction d'adaptation à une situation de mise sous terreur." (Salmona, 2010)

Ce qui explique la tranquillité du père-narrateur qui était sûr que quoiqu'il fasse Kitty ne le quittera jamais : " *Je sais que tu seras toujours là pour moi ma fille.*" (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 19) En effet, ce bourreau l'a souvent exploitée psychologiquement, et, cela en l'enfermant dans une souffrance intérieure

⁴ Pour l'humiliation en public, elle est présentée à travers la scène où Kitty, petite encore, a renversé le lait sucré sur sa robe quand elle était avec son père chez un patient. Et, pour l'humiliation en privé, elle a figuré dans la scène où elle a porté la robe offerte par son père comme cadeau pour son quinzième anniversaire. Cette scène qui s'est terminée avec des coups et une insulte " *chienne.*" Ces deux scènes ont été déjà citées plus haut dans notre texte.

continue et en l'accablant d'un sentiment de culpabilité : " *Kitty est toujours à moi parce qu'elle est coupable.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 227) Or, ce n'est pas vrai. Kitty n'est pas responsable de la mort de sa mère. Ce n'est que vers la fin du récit que Kitty admettra à son père qu'elle était toujours consciente de cette manipulation en lui disant : " (...) *tu ne m'aimes pas, papa. (...) Tu ne m'as jamais aimée.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 79)

Bref, bien que cette violence soit cachée, elle est la plus destructrice parce qu'elle enferme la victime dans un silence traumatisant jusqu'au bout de sa vie.

2-Analyse des personnages dans *Le Sari vert*

Comme la majorité de ses écrits, Devi choisit un contexte mauricien pour situer l'intrigue de son roman. L'histoire du *Sari vert* se déroule à Curepipe. L'incipit commence avec une scène où, dans une chambre, autour du lit du narrateur mourant, se trouvent les deux femmes les plus proches de lui. Malgré la détérioration de la santé de cet homme, sa petite-fille Malika lui pose une question qui révèle déjà un trouble dans leurs relations familiales : « *Comprends-tu pourquoi nous te haïssons ?* » (*Le Sari vert*, 2009, p. 87). Cette haine explicitée à l'égard d'un vieillard agonisant peut vexer le lecteur au début. Mais plus on avance dans le récit, plus la réalité monstrueuse de cet homme, dissimulé sous le masque du "Dokter Dieu", se révèle petit à petit ainsi que les crimes qu'il a perpétrés envers trois générations de femmes.

Dans cette partie, nous tenterons de voir comment fonctionne la société patriarcale et quel est son rôle dans la perpétuation des violences de genre. De même, une analyse détaillée des figures de l'agresseur et de l'agressée nous aidera à dévoiler la violence domestique et la dégradation morale qui continuent de marquer les sociétés patriarcales.

2.1. Impact socioculturel de la société patriarcale

Dans son article intitulé, *Écritures féminines à l'Île Maurice : une rupture postcoloniale ?* Michel Beniamino indique que pendant les années 80 une " *nouvelle littérature mauricienne* ", d'expression féminine, comme celle de Marie-Thérèse Humbert ou d'Ananda Devi, présente des " *voix nouvelles qui prennent la réalité sociale à bras le corps et qui revendiquent la place des femmes dans une société violemment patriarcale.* " (Beniamino, 2008, p. 148)

Les normes patriarcales et la violence domestique qui en résulte constituent le thème central de l'œuvre de Devi. À travers ses romans, l'auteure s'attaque aux convictions enracinées dans la société patriarcale, qui banalisent les violences faites aux femmes en les normalisant au point de les rendre acceptables. Dans *Le Sari vert*, l'écrivaine illustre comment ces normes influent sur les

comportements des personnages et justifient la violence masculine envers la femme. Ce thème a déjà figuré dans *Pagli* (2001) et *Ève de ses décombres* (2006), où Devi a critiqué les principes de la société patriarcale qui figent et marginalisent les femmes victimes en les réduisant à des objets ou parfois même à des êtres bestiaux qu'il faut dompter, tout en épargnant les agresseurs de toute véritable punition.

Dans *Le Sari vert*, le docteur Bissam croit au lien qui associe le pouvoir, au sens politique du terme, à la domination masculine, un principe profondément enraciné dans les convictions de la société mauricienne, et la sphère politique de l'époque coloniale, où seuls les hommes avaient le droit de s'exprimer en politique et d'accéder au pouvoir. Il apparaît donc naturel que le narrateur prolonge cette discrimination jusqu' "au sein de la cellule familiale" (Florian, 2022) Par ailleurs, pour se justifier, il tente de convaincre le lecteur que ces oppositions antithétiques, telles que supériorité / infériorité et domination / subalternité, sont également ancrées dans les composantes de la société mauricienne, connue pour sa grande diversité de races, d'ethnies et de langues :

" (...) la séparation étanche entre les populations d'origine indienne et les "créoles" au sein de la société mauricienne (...) est la résultante de l'histoire coloniale de l'île, dont l'économie a reposé sur l'esclavage – déportation de populations africaines – (...) – exploitation de populations d'origine indienne." (Florian, 2022)

Dans ce type de société, la violence envers les femmes dépasse la domination des corps pour s'étendre à leur musèlement. Il s'agit de les réduire au silence complet, de leur ôter toute possibilité d'expression, heureuse soit-elle ou malheureuse. Dans *Le Sari vert*, ce silence imposé se concrétise à travers le vide et le chuchotement qui remplacent la voix féminine. Dès le début du roman, le docteur Bissam, en entendant les rires de sa jeune épouse, déclare : « *C'était le rire qui m'avait séduit. Et c'est le rire qui m'a dépossédé. (...) Quand on est femme, quand on s'apprête à être mère, on ne peut plus rire de la même façon.* » (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 28) Par ces mots, Devi attire l'attention sur la violence exercée à travers l'effacement de la voix féminine.

Ce silence imposé par la société patriarcale devient une règle appliquée dans les foyers mauriciens. Ainsi, comme un leitmotiv, le narrateur, malade et immobile, s'arrête souvent à l'idée de silence qui envahit sa maison et exprime sa méfiance à l'égard de ce qu'il

imagine être des échanges entre sa fille et sa petite-fille : « *Le silence dure. Je ne les entends même plus chuchoter. Qu'est-ce qu'elles manigancent ? Que peuvent-elles bien se dire de l'autre côté de la porte, me laissant macérer dans cette chambre close ?* » (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 13)

Cette voix féminine, dont le contenu reste indéchiffrable pour le narrateur, peut s'expliquer ainsi : c'est « *le silence imposé par la violence d'un patriarce tyrannique réduit la parole féminine à de simples chuchotements. Cependant, cette imposition l'a enfermé dans une solitude oppressante et dans une parole monologique où aucun dialogue ne peut naître.* » (Florian, 2022)

Enfin, Devi jette la lumière sur le poids écrasant des traditions et des attentes sociales qui pèsent sur les femmes tout en les privant de leur voix ou en les poussant à entrer dans cette « *guerre de silence* » pour ne pas affronter leur oppresseur. À travers le personnage de l'épouse du narrateur, symbole de résignation et de silence, l'auteure a illustré les mécanismes du fonctionnement des sociétés patriarcales qui maintiennent les femmes dans un état de marginalisation et d'effacement.

2.2. Analyse du portrait de l'agresseur

L'analyse du portrait de l'agresseur dans *Le Sari vert*, incarné par le " *Dokter-Dieu* " révèle qu'il s'agit d'un personnage, à la fois complexe et compliqué, qui exerce une violence systématique envers son épouse, sa fille et sa petite fille. Son incapacité à entendre ou à comprendre la voix féminine illustre pourquoi, tout au long du roman, il est enfermé dans un monologue intérieur, tourmenté et violent, créant autour de lui une bulle l'isolant des femmes de son entourage. Il devient, alors, le prisonnier de sa propre violence car il ne fait que de se nourrir que de son mal. D'ailleurs, c'est sa petite fille qui le lui dit ouvertement : " *Tu as mal à toi-même, c'est tout.*" (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 87)

Ce personnage cachait son vrai visage, hideux, derrière son statut de médecin, respecté et honoré par toute la société. Il avoue : " *Hors de la maison, j'étais le dokter-Dieu. À l'intérieur, (...) Mes poings se refermaient tout seuls dès que je franchissais la porte d'entrée.*" (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 149) En fait, il aime être apprécié par ses patients, mais chez lui il ne paie aucune attention aux émotions de sa famille. Pour lui, le paraître l'emporte sur l'être ; il est convaincu du jeu du masque social parce qu'il le perfectionnait. C'est en

devenant docteur qu'il a pu gagner le respect de la société ; qu'il a réussi à dissimuler son vrai caractère. Il dit :

" Après, j'ai compris que ce qui comptait pour les autres, c'était la façade. Alors, je l'ai cultivée ; l'apparence des mots, l'apparence du savoir, l'apparence de la confiance, l'apparence des épaules carrées malgré ma petite taille, l'apparence d'une personnalité et d'une aura d'importance (...) Et j'ai compris aussi qu'à force d'y croire, cela pouvait devenir la vérité. " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 49)

Ce qui explique pourquoi il accordait une grande importance à ses vêtements et à son apparence physique. Toute négligence apportée à son code vestimentaire mettait son épouse en danger et la soumettait à une punition physique :

" Violence ? Peut-être était-ce elle qui l'exigeait. (...) elle (...) repassait mes chemises en laissant des plis partout (si bien que je n'osais plus enlever ma veste malgré le soleil de Port Louis), ne reprisait jamais mes tricots de corps, ne recousait pas les boutons convenablement, laissait des trous dans mes chaussettes (...) et je n'en pouvais plus de crier et de frapper." (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 149)

Plus loin, il raconte l'incident où il allait risquer sa vie, lors d'une guerre civile, parce qu'il a refusé d'enlever ses habits dans la rue pour cacher ses sous-vêtements troués afin de préserver son prestige de médecin respectable :

" (...) J'ai eu la nausée à cette pensée. Je me suis vu, baissant mon pantalon devant ces hommes (...) exposant à leur regard (...) mon caleçon troué aux mauvais endroits. J'ai imaginé leur surprise initiale, puis leur moquerie et leur méprisante hilarité (...) Je savais les mots qu'ils prononceraient à propos du dokter (...) pas assez fier pour porter des caleçons corrects." (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 153)

En effet, ce n'est pas sa dignité qui l'a sauvé mais sa peur d'être exposé sous les regards de ces rebelles ; c'est sa profession qui l'a sauvé et l'a rendu héros devant la société : *" C'est notre Dokter, ont-ils dit avec fierté. Il a refusé de baisser son pantalon. Il est resté un homme jusqu'au bout. "* (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 154) Pourtant, le docteur Bissam est conscient de sa petitesse, il admet qu'il ne mérite pas cette réputation du Dokter-Dieu :

"Je ne suis le sauveur de personne. Pas même les malades, à vrai dire, je peux le dire aujourd'hui, puisque je ne soigne plus personne. Les guérisons étaient toutes miraculeuses parce que certains guérissaient et d'autres pas sans que j'y sois pour grand-chose. Mes connaissances me permettaient tout juste de les retenir, vacillants, au bord. " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 98)

À vrai dire, la scène de la vache en est une parfaite illustration. D'après ce qu'il raconte, il se considère comme le docteur de la

mort, il tue les souffrants par prétexte de les soulager. S'adressant à la vache, il dit : " *Je vais te mourir, pauvre petite (...) Je vais te mourir mais c'est pour ton bien (...) je t'offre la mort et c'est par amour.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 127) Chez cet agresseur, il y a toujours cette association entre agression et amour. D'ailleurs, c'est cette confusion qui l'a poussé à brûler sa femme tout en prétendant qu'il l'aimait. Pendant son autodéfense, il se demande : " *Violence ? C'était finalement de l'amour. Qui ne pourra jamais comprendre cela (...) Il y a beaucoup de noms pour ce qu'on appelle avec tant de facilité la violence.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 150) Peut-être, Devi, à travers cette scène, a voulu, paraît-il, atténuer le mépris ressenti par le lecteur envers ce psychopathe en lui attirant certaine sympathie lorsqu'elle le fait parler ainsi : " (...) *pourquoi des hommes (...) éprouveraient-ils le besoin de faire souffrir une vache ? mais ce n'est pas une chose compréhensible la sauvagerie des hommes.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 126) Sa théorie rejoint-elle celle de la bonté naturelle de Rousseau ? Mais cette fois-ci en substituant la violence à la bonté pour dire que la violence est une acquisition sociale et non pas un comportement inné. Le narrateur nie qu'il soit un être violent par nature, c'est la violence qui devient envahissante affectant les comportements des gens. Il fait cette constatation tout en s'adressant au lecteur :

" *Violence ? Regardez autour de vous et revenez me parler de violence. Un monde qui se désagrégé, des atrocités dont on nous parle chaque jour sans que jamais elles nous disent vraiment ce qu'elles sont, des tortures, des bombes, des cruautés inimaginables perpétrées entre homme et homme, oui, c'est un monde violent.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 150)

Après avoir accusé la société de son comportement violent, en disant : " *J'y avais été conduit par la nécessité d'un châtement qui datait de bien avant moi, de bien avant elle.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 184) il commence à poursuivre un plan systématique afin de se montrer innocent aux yeux du lecteur. Il commence par s'autodéfendre en niant le jugement des autres : " *Je ne suis pas misogyne, je suis réaliste.* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 176) Puis, il va généraliser sa cause pour montrer qu'il n'est pas le seul homme violent sur terre à être blâmé, il y en a d'autres : " *Ce qui me fait rire, c'est que certains pensent comme moi, exactement comme moi, mais il n'ose plus le dire (...) Sachant en même temps qu'à trop respecter les femmes, on ne se respecte plus soi-même.*" (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 105).

Sans compter, toutefois, les clichés, relatifs à la société patriarcale, dont il est imbu, qui soulignent l'autorité masculine, considérée comme naturelle et indispensable pour maintenir l'ordre familial, tout en réduisant le rôle social de la femme :

" Il faut bien que quelqu'un prenne les choses en charge (...) Chaque homme doit être maître dans sa famille et si la famille ne comprend pas ça il faut le lui apprendre. Cette sagesse-là est connue depuis des millénaires mais ce n'est que maintenant que les femmes se réveillent et se disent qu'il n'y a pas de raison. Et pourtant si, mes belles, il y a une raison, c'est que nous en savons plus que vous (...) Nous avons pour nous la sagesse de notre sexe. " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 161)

Et, puisqu'il est un homme fidèle à ses convictions, comme il l'admet, le docteur Bissam ne se contente pas de placer les femmes dans une position d'infériorité mais il les prive de toute individualité, de toute humanité en les rapprochant du monde animal pour mieux les domestiquer. Voilà pourquoi, il les considère : *" (...) comme des chiennes en manque (...) dévoreuses, (...) vampires, (...) parasites."* (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 96) Même sa fille, il change son prénom de Kaveri à Kitty pour la surnommer *" ma chatte. "* Un acte de deshumanisation pour affirmer sa possession. Dans un autre contexte, il regrette même d'avoir eu une fille comme enfant après la perte de son bébé garçon :

" (...) mon pauvre petit cœur qui aurait été le soutien de ton père, Bissam and son, mais non, parti le petit, parti, mon cœur, parti mon bonheur (...) tu étais un ange. Il ne m'est resté que les diabesses. (...) Il ne fallait pas juste punir Kitty. Il fallait la... Il fallait la... Mais non, je ne peux tuer personne, je suis un soigneur, un sauveur." (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 230)

C'est pour cela qu'il a décidé de punir sa fille toute sa vie pour une faute qu'elle n'a pas commise et à laquelle il a contribué : *" (...) oui, si j'étais coupable d'une chose, c'est de celle-là uniquement : je l'ai mise au monde. "* (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 232) Selon lui, le garçon est un ange tandis que la fille est une démonsse dont il faut se débarrasser comme il a fait avec sa mère la sorcière en la brûlant : *" Comment punit-on les sorcières ? Il faut les brûler. Il faut les brûler. "* (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 224)

Bref, épouse, fille ou petite fille, personne n'a pu échapper à sa haine. Du féminicide à la violence physique et morale, son comportement envers les femmes de sa famille témoigne d'une mentalité patriarcale imprégnée de violence systématique ancrée dans le tissu de la société mauricienne.

2.3. Analyse du portrait de l'agressée

Les trois figures féminines qui gravitaient autour du narrateur représentaient, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, trois générations de femmes : l'épouse anonyme, Kitty la fille et Malika la petite-fille. Chacune d'entre elles a choisi de faire face à la violence subie de manière différente selon son statut, sa personnalité et la génération qu'elle incarne.

Effectivement, Devi, d'ailleurs comme dans tous ses autres romans, propose un plan ou une stratégie de survie à ses personnages victimes. Dans *Le Sari vert*, elle offre à chacune des trois femmes des possibilités différentes pour se libérer et/ou se venger de leur bourreau après tout ce qu'elles ont enduré.

Pour l'épouse, la première victime, qui n'a vécu que trois ans auprès de son agresseur, elle a choisi la résignation silencieuse. À chaque fois qu'elle se laissait abuser silencieusement par son mari sans aucune réaction, elle signait son pacte de résignation. Dans une des scènes de violence racontée par le narrateur, il s'étonne lui-même de l'inertie de sa femme après tant de gifles et de coups, il dit : " (...) *totallement anéantie par mes coups (...) elle aurait pu résister (...) elle aurait pu faire quelque chose pour arrêter ma main, pour arrêter mon pied, mais non, c'était là sa victoire à elle.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 147) Effectivement, sa décision était de déclarer " *la guerre de silence* " à son agresseur, déjà mentionné plus haut. À quoi bon lutter pour une cause perdue et le verdict de la société est déjà connu. En effet, dans ce roman " *la réalité des rapports hommes-femmes et donc du couple réside dans le coup, dans la violence.* " (Severac, 2001, p. 88) Elle était cassée dès le premier coup, vidée d'elle-même, physiquement choquée, mentalement traumatisée, elle a choisi de céder non seulement à la violence mais à la vie. Son anonymat même souligne son effacement total, son rejet en tant qu'individu. Elle est le symbole traditionnel de soumission et de silence imposés par les traditions patriarcales sans aucune possibilité d'exprimer leur douleur ou de revendiquer leur droit.

La deuxième génération est incarnée à travers le personnage de Kitty. Cette fille qui " *ne riait jamais* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 109), selon les mots de son père, a décidé, enfin, de se révolter en affrontant ce dernier : " *Père ? Non, ce nom ne t'a jamais convenu, pas plus que celui de mari ou de grand-père ou de beau-père. Tu as toujours été (...) Un mâle. Celui qui n'a pour seul but que lui-même.* " (Devi, *Le Sari vert*, 2009, p. 236) Après tant d'années d'abus

corporel et psychologique, elle a décidé de briser son silence pour se débarrasser de la peur dont elle était prisonnière toute sa vie. Elle lui dit :

" La peur est débilite au point ou rien d'autre ne compte, ni envies, ni espoirs, ni possibilité de rébellion. La peur est l'esclavage ultime, d'où on ne sort que par la mort (...) Mais parfois les enclaves finissent par se libérer (...) ils comprennent que le maitre n'est pas celui qui manie le fouet, mais leur propre terreur. " (Devi, Le Sari vert, 2009, pp. 237-238)

Cette rebelle désespérée représente la phase transitoire entre l'ancienne génération de la mère qui subissait et celle de Malika la révoltée. Elle refuse d'accepter, comme sa mère, la soumission imposée et cherche, même si c'est un peu tard et après tant de dégâts, à se libérer de cette violence systémique. Sa révolte contre le système patriarcal se fait à travers les mots. Ainsi le non-dit devient audible.

Quant à Malika, elle incarne la nouvelle génération qui refuse catégoriquement d'accepter toute forme de violence et rompt catégoriquement avec la tradition patriarcale. Elle est déterminée à mettre fin à cette souffrance féminine héréditaire tout en affirmant son individualité et en appelant à la vengeance de toutes les femmes victimes de violence qui l'ont précédée.

Malika est le seul personnage féminin qui réussit à faire souffrir le narrateur jusqu'au bout. Consciente qu'un homme comme son grand-père, rigide et rétrograde, ne pourrait pas accepter son homosexualité, elle mène ce combat avec une détermination singulière. Elle choisit délibérément de lui raconter dans le plus petit détail sa relation physique avec Marie Rose, sa bien-aimée. Ne pouvant pas supporter son aveu, il riposte en disant : « (...) c'est affreux, je gémis, pas envie d'entendre (...) j'ai l'impression de sentir d'étranges odeurs dans sa bouche, je ne savais pas qu'on pouvait pousser aussi loin la perversion et je finis par supplier : Arrête, s'il te plaît. » (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 54)

Plus tard, le narrateur, bouleversé par cette révélation, admet être profondément choqué parce qu'il ne parvient pas à concevoir l'aveu de sa petite-fille : « Ce qu'elle a raconté (...) m'a mis dans un drôle d'état. Nerveux, irrité, assailli d'images repoussantes (...) c'est dégoûtant (...) je n'arrive plus à respirer. » (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 58)

Malika sait l'impact de ses paroles sur un homme comme son père, et elle ressent un certain plaisir à le torturer. À travers ce

personnage, Ananda Devi adresse à l'homme un message à savoir la femme peut chercher son plaisir et sa sécurité dans une relation égalitaire, loin des rapports de domination et de force même en brisant les cadres imposés par le patriarcat.

Dans une autre scène, Malika prend sa revanche pour sa mère en dictant à son grand-père la même souffrance physique et psychologique qu'il avait fait subir à sa mère lorsqu'elle était enfant. Elle lui dit :

" (...) *Tu mérites une leçon. Une telle méchanceté ne doit pas rester impunie. Maman m'a raconté il y a longtemps comment tu l'as obligée à dormir dans des vêtements détrempés de lait sucré. ? Tu t'en souviens ? Et comment au matin elle s'est réveillée, couverte de fourmis. Elle a été terrifiée, mais toi tu as ri en l'entendant hurler, Ça te dit quelque chose ?* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 201)

Œil pour œil, dent pour dent, c'est ainsi que Malika a agi dans cette scène à travers le jeu de l'inversion des rôles. Malika prend celui du bourreau, autrefois incarné par son grand-père, tandis que ce dernier se retrouve à la place de Kitty, vulnérable et impuissant comme elle l'était dans son enfance. En versant le miel sur son corps pour attirer les fourmis, elle veut le torturer pour lui faire avouer la vérité : " *Mais quelle est la véritable explication ? (...) Elle-même est intelligente, belle. Alors, pourquoi est-elle ainsi ? Qu'est ce qui l'a rendue névrosée ? J'ai su depuis toujours qu'elle avait eu une enfance malheureuse, mais à quel point ? Et pourquoi ?* " (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 205) Lors de cet interrogatoire, qui a également porté sur la fin tragique de la grand-mère, Malika a cherché non seulement à mettre son grand-père à nu, mais aussi à le démasquer pour lui révéler sa véritable nature. Elle l'affronte en disant : « *Je sais que tu es un monstre.* » (Devi, Le Sari vert, 2009, p. 205)

Bref, à travers ces trois personnages féminins Devi invite le lecteur à considérer non seulement les effets dévastateurs de la violence domestique, mais aussi les différentes possibilités de l'émancipation. Avec la figure de Malika, Devi met fin à son texte par une figure incarnant la révolte face à l'oppression et l'espoir de la femme opprimée en un avenir meilleur.

Conclusion

À travers l'analyse du *Sari vert* d'Ananda Devi, la violence domestique expose non seulement un témoignage sur la domination masculine au sein de la société patriarcale, mais aussi le danger que peut engendrer une société structurée par des inégalités profondes et discriminatoires. L'œuvre parcourt, à travers un style clair et sombre, les répercussions des multiples formes de violences – verbales, physiques et psychologiques – sur les femmes, souvent réduites au silence ou à la résignation.

Peut-on, alors, accuser la femme victime de violence domestique de masochisme ? Bien sûr que non. Pourquoi supporte-t-elle cette

injustice, cette violation de sa humanité. La raison en est simple : "*Elle reste parce que la société ne lui a pas offert d'autre place, parce qu'elle ne peut pas obtenir d'aide et parce qu'elle est économiquement dépendante.*" (Severac, 2001, p. 256)

De la résignation silencieuse à la révolte et la vengeance, Devi démontre à travers l'expérience pénible vécue par ses trois victimes qu'il existe différentes possibilités de réponses face à l'oppression féminine. *Le Sari vert* dépasse l'idée d'une simple dénonciation de la violence pour inviter à une réflexion sur l'espoir et le pouvoir de transformation.

En fin de compte, l'œuvre appelle la communauté internationale à assumer sa responsabilité collective pour contrer la violence domestique qui ne cesse de se multiplier. Raison pour laquelle, le secrétaire général de l'ONU, à l'occasion de la Journée Internationale de la Femme, le 8 mars, avoue que : "*Notre monde porte encore les stigmates de millénaires de rapports de force dominés par les hommes (...) [et que] Nous devons avancer beaucoup plus rapidement.*" (Guterres, 2024)

De même, à travers le *Sari vert* et sans prétendre être féministe, Devi confirme le rôle que peut jouer la littérature comme outil pour éveiller la conscience humaine face à telle ou telle injustice.

Bibliographie

Corpus :

Devi, A. (2009). *Le Sari vert*. Paris, Gallimard.

Devi, A. (2022, 12 21). An interview with Ananda Devi. (A. Czarnowus, & M. Mamet-Michalkiewicz, Interviewers)

Ouvrages critiques:

Beniamino, M. (2008). Écritures féminines à l'Île Maurice : une rupture postcoloniale ? *Nouvelles Études Francophones*, vol. 23, n° 1, 144-154.

Florian, A. (2022, juin 15). Consulté 15/12/2024 à 10h.30

<https://journals.openedition.org/fixxion/2340#ftn2>. Retrieved from open edition journals: <http://journals.openedition.org/fixxion/2340>

Guterres, A. (2024, 3 8). *Message du Secrétaire général des Nations Unies à l'occasion de la Journée internationale des femmes*. Consulté le 30 /1/2025 à 12h. Retrieved from ONU FEMMES:

<https://www.unwomen.org/fr/nouvelles/declaration/2024/03/message-du-secretaire-general-des-nations-unies-a-loccasion-de-la-journee-internationale-des-femmes>

juriste, M. (2022, Novembre). *Qu'est-ce que la violence domestique et comment en sortir ?* Consulté 10/1/2025 à 16h. Retrieved from f.information:

<https://www.f-information.org/bon-a-savoir/quest-ce-que-la-violence-domestique-et-comment-en-sortir.html>

Mootosamy, V. (2015). *Mystères, métonymies et violences entre les plis du Sari vert d'Ananda Devi*. Consulté le 2/12/2024 à 18h Retrieved from researchgate.net:

https://www.researchgate.net/publication/338626773_Mysteres_metonymies_et_violences_entre_les_plis_du_Sari_vert_d'Ananda_Devi

Ouellet, F., & Patard, G. (2019). *Violence conjugale : formes, types, recherche et prévention*. Consulté le 12/12/2024 à 10h. Retrieved from

[papyrus.bib.umontreal.ca: https://www.researchgate.net/publication/333432557_Violence_conjugale_formes_types_recherche_et_prevention](https://www.researchgate.net/publication/333432557_Violence_conjugale_formes_types_recherche_et_prevention)

Priya, T. (2019). Reducing the female body to ashes. Domestic violence in Ananda Devi's *Le Sari vert*. *Language in India*, 252-260.

Salmona, M. (2010, juin 14). *Les violences psychologiques au sein du couple*.

Retrieved from Blogger.com. Consulté le 5/1/2025 à 11h.30: <https://stopauxviolences.blogspot.com/2010/06/les-violences-psychologiques-au-sein-du>.

Severac, N. (2001, 1 1). La part impensée de la violence conjugale. De la fiction au récit vécu. . *Dialogue n 151*, pp. 83-94.

